

« Pavane pour une infante *vivante* »,
ou quand des chorégraphes s'emparent de Ravel, hommages rares donc précieux.

Contre certaines idées reçues

Qui n'a pas vu, connu, ou même seulement « *de nom* », pour plagier Jules Renard à propos de Dieu, l'œuvre de Ravel dansé ? Certes, mais. Il y a bien un « mais ». Il s'agit du *Boléro*. Pièce de 16 minutes, c'est une musique de ballet chorégraphiée par Bronislava Nijinska, qui vit le jour en 1928 à l'Opéra Garnier, créée par la danseuse Ida Rubinstein. Depuis, à l'instar d'un *Sacre du printemps*, ou d'un *Lac des cygnes*, maintes versions ont suivi le ballet original. Sans doute réside ici la raison d'une certaine idée reçue, à travers laquelle Ravel se retrouve, dans l'imaginaire collectif, associé à la danse. Et pourtant... L'œuvre de Ravel, finement évolutive entre le classicisme de sa formation jusqu'à l'influence jazz même, d'une complexité acérée dans sa composition, frappe, peut-être, les chorégraphes contemporains de « stupeur » : les sonorités si variées dans leur teneur tant pianistique qu'orchestrale du compositeur français fascinent, évidemment, autant les artistes que le public, jusqu'à provoquer un « blanc ». Ou alors, quant à ceux qui ont osé franchir le pas, un lent travail de maturation esthétique et, en deçà, viscérale, qui leur a permis de mettre en mouvement Ravel. Nous y voici, ici, au Ballet du Capitole.

L'hommage toulousain à Ravel : une pertinente audace

A l'instar de ces notes, « toutes petites », cristallines, qui achèvent de part en part les orchestrations magistrales de Ravel, c'est ce « creux », pour ne pas dire profondeur abyssale d'un quasi silence chorégraphique par rapport à l'ensemble musical de notre compositeur, qu'a, à raison, désiré mettre en lumière Beate Vollaack, Directrice du Ballet du Capitole. D'où cette pertinente audace d'inviter deux artistes qui ont su franchir, non pas le Rubicon, mais, au contraire, avec brio, leurs propres interrogations sur l'esthétique chorégraphique la plus juste pour transcrire Ravel en mouvements. Avec deux des rares ballets dans l'œuvre du musicien, *Daphnis et Chloé*, et le *Boléro*. Respectivement, les choix de Thierry Malandain et Johan Inger. Pourquoi, et comment ont-ils relevé, brillamment, ces défis ?

Deux gageures contrastées – pour une soirée sans faute

Déjà invité au Ballet du Capitole afin de créer pour les interprètes toulousains, Thierry Malandain, en 2022, a, en décidant de mettre en scène *Daphnis et Chloé*, poursuivi, sans doute, un rêve d'artiste accompli. En effet, 20 ans auparavant, l'actuel Directeur et Chorégraphe du Ballet Biarritz esquissait en 2002 pour Europa Danse de Jean-Albert Cartier les débuts de cette narration dansante inspirée du roman grec de Longus, à travers le réglage du tableau final du ballet, dans les décors initiaux de Bakst, à la manière de Fokine. L'histoire d'amour pastorale (est-ce un hasard si Malandain conçut en 2019 sa majestueuse *Pastorale* ?...) entre le berger et sa belle, entravée par l'enlèvement de celle-ci par des pirates, puis sauvée par l'intervention du dieu Pan, se fait ici lumineux pas de côté à Fokine, qui créa le ballet original en 1912 à Paris, sur la commande de Diaghilev, impresario des Ballets Russes, avec Tamara Karsavina et Nijinski, ce dernier à peine émergeant de la création de *L'Après-midi d'un faune*. Pas de côté, parce que dans le style de Malandain, il y a cette sensualité si délicate que toute référence à l'érotisme devient

par sa finesse pudique ode à la pureté du cœur en proie au sentiment de tendresse... à commencer par celle envers les danseurs avec lesquels il travaille.

En face-à-face avec la subtilité fluide des mouvements d'ensembles propre au cheminement intime de Thierry Malandain par rapport à Ravel, on (re ?)découvrira la manière solaire dont Johan Inger s'empare de la partition du *Boléro*. Créée en 2001 pour le Nederlands Dans Theater, puis remontée par Yvan Dubreuil et Urtzi Aranburu, la pièce pour 9 danseurs *Walking Mad*, dans laquelle s'ajoutent à Ravel les sonorités d'Arvo Pärt, constitue un contrepoint idéal en cette soirée d'hommage toulousain à notre musicien. En effet, ici, tellurisme gestuel, éloge socratique de la folie, écrin scénographique sobre d'une palissade et zones d'ombres en clair-obscur, en faisant la part belle à l'énergie des corps, selon un modernisme fulgurant, donnent à voir une autre facette du *Boléro*, celle d'un *Sublime* contemporain grisant passé par le rock.

Ainsi, la double vision de chorégraphies différentes, mais proches dans le geste d'oser se confronter à Ravel, révèle que, aujourd'hui, ces hommages rares donc précieux par la danse, confortent cette idée que la *Pavane pour une infante défunte*, à laquelle notre musicien lui-même émettait des réserves, est plutôt bien *vivante*.

Vous avez dit Ravel ?

Beate Vollack a souhaité, à travers ce programme, rendre hommage à Maurice Ravel. Ce compositeur français, d'origine basque, né en 1875 à Ciboure et mort en 1937 à Paris, à 62 ans, a produit une œuvre non pas tant proluxe que définitivement variée. De formation classique, au Conservatoire de Paris, ce chef d'orchestre et pianiste commence à composer dès 1887. Nous sommes à l'époque de Fauré, l'un de ses maîtres, de Debussy, de Satie, son rival, et... des Ballets Russes de Serge de Diaghilev. A mi-chemin entre travail de poursuite du classicisme français d'un Rameau ou d'un Couperin (par exemple dans *Le Tombeau de Couperin*), du romantisme d'un Chopin (*Gaspard de la Nuit*), et d'une originalité moderne, jusqu'au jazz (*Concerto pour la main gauche*), en passant par l'influence russe (*A la manière de... Borodine*), ou espagnole (*Rhapsodie espagnole*), il y a, dans toutes ses compositions diversifiées, une ode à l'enfance, celle, à l'image de Proust, de l'onirisme fantastique (il n'est que d'entendre *Ma mère l'Oye* ou *L'Enfant et les sortilèges*). Sur l'ensemble de ses 111 pièces, on décèle des œuvres tant orchestrales, telles que nos, ici, *Daphnis et Chloé* ou le *Boléro*, mélodies pour voix, musiques de chambre, lyriques, et, instrument phare pour lui, morceaux pour piano. Parti trop vite de notre monde terrestre, sa production protéiforme lui survit aujourd'hui, en notre direction de spectateurs de danse et auditeurs de son inspiration par elle.

Mais... qu'allons-nous voir ?

Etant entendu que Ravel est un musicien complexe par ses axes de composition subtilement diversifiés, et ce, à même une œuvre en soi, que pouvons-nous voir, ici, en termes de réussite difficilement contestable, à travers nos deux ballets ?

Commençons par Thierry Malandain qui, quitte à me répéter, n'a pas connu moins de 20 ans entre son esquisse, et la réalisation de son magistral *Daphnis et Chloé* créé pour les danseurs du Capitole. A partir de cette symphonie avec cœur, qui flirte avec une sensualité indéniable dans l'orchestration, le chorégraphe prend le parti de la dessiner par le biais des gestes qu'il insuffle aux interprètes.

Quel genre de peinture en découle-t-il ? De son propre aveu, Malandain est inspiré par l'impressionnisme. Etrangement, et héroïquement de sa part, puisque Ravel lui-même rechignait à se laisser penser tel un musicien impressionniste, dans ce sillage de Debussy ou Fauré... C'est que notre chorégraphe, guidé, mû, par son beau style pudique et suave, a choisi de faire la part belle à l'innocence du berger, de sa dulcinée, et peut-être jusqu'à adoucir la virulence du dieu Pan. Son ballet est en effet une gracieuse envolée de jupes dorées, de candides enlacements, même si, évidemment... Thierry sait pertinemment qu'il a le génie, par là, de faire de la pièce de musique sa création dansante. Et notons que la passion, la grande, celle qui nous arrache larmes tout en nous donnant des ailes, est bel et bien au rendez-vous.

Danses d'ensemble pour tout le corps de ballet, rondeur, moelleux, mouvements enlevés, rythme intrépide de cette course poursuite pour la réalisation d'un amour empêché, signent définitivement une œuvre phare du répertoire chorégraphique mondial néoclassique d'aujourd'hui...

Quant à *Walking Mad* de Johan Inger, c'est également une réussite à tous de points de vue. Dans un registre fort différent. A commencer par son ajout musical par des notes d'Arvo Pärt. Ce qui permet de tenir, non sans éclat, davantage de temps que sur le *Boléro* initial. Lauréat, pour ce ballet, du Lucas Hoving Production Prize, tout comme du Prix de la critique italienne Danza et Danza, attendons-nous ici à voir éclater un chant du corps exultant, réjouissant, à même la Grande Folie nietzschéenne qui s'empare de la chair des danseurs.

Car il s'agit bien d'une ode à la démence philosophique, celle de Socrate – « Nos plus grands bienfaits nous viennent dans des états de démence. » Je dirais, aussi, par le passage en l'esprit du chorégraphe, au rock and roll. On verra en effet, autour de la palissade, neuf danseurs jongler, littéralement, avec elle, jusqu'à en faire un vaste terrain – de jeu.

Et pourtant... Des *Boléro*, il y en eut tant. Mais celui-ci a ceci de réellement fascinant qu'il se place, tout comme Ravel en son époque, dans un rythme endiablé qui fit couler beaucoup d'encre au siècle dernier. Depuis, les mentalités collectives ont changé, certes, du moins en Europe, mais cet opus-là nous chamboule. Vitesse, jusqu'à la transe, bizarreries, à l'instar du 17^{ème} siècle baroque ou du surréalisme d'un Dali. Si l'on devait ici parler de peinture, ce serait celle d'une vaste palette d'émotions aux couleurs vives.

Et quand j'osais parler de rock et d'éclatement, j'avancerais l'idée, si je puis dire, d'une « bande de rockers » qui « s'éclatent » ici, s'en donnant à cœur joie sur le plateau. Cocktail explosif qui ne peut que séduire nos yeux embués par un monde contemporain en pénurie de sensations grisantes...

Aussi, je salue le double choix de Beate Vollack. Car, *in fine*, c'est elle qui a osé nous offrir une soirée contrastée, de la sensualité la plus fine et délicate, dans la grâce éternelle, jusqu'à son contrepoint de prise de risque, celle d'une danse où le corps crie en chanteur actuel les aléas de notre monde contemporain.

Bérengère Alfort

Bérengère Alfort est journaliste en arts, critique de danse, auteure et scénariste de documentaires.

Docteure en philosophie, elle a enseigné cette discipline pendant plus de dix ans.